

Georges Rodenbach.

Article nécrologique (ironique) d'Edmond Picard, revue L'Art Moderne du 1^{er} janvier 1899

Note de Joël Goffin : l'avocat socialiste Edmond Picard était partisan d'une littérature belge de terroir. Il reprochait à Rodenbach son « exil » et ses succès parisiens.

La mort, brusque et prématurée, de Georges Rodenbach a fait jaillir une émotion plus vive que les morts ordinaires de poètes, — plus vive notamment que celle de Stéphane Mallarmé, l'illustre ! La presse parisienne eut une grande marée de louanges et de regrets exprimés en beau style pathétique. La presse de chez nous, — quoi qu'il s'agisse d'un Belge, adonné à une spécialité belge : Bruges et ses béguines, — a été plutôt froide.

Ce contraste mérite réflexion, d'autant plus que son analyse tient étroitement au jugement qu'il convient de porter sur la Littérature de Georges Rodenbach, sur la place à lui assigner dans la hiérarchie des poètes contemporains, et sur les enseignements à tirer de sa vie ; en supposant que les enseignements servent à quelque chose et que, vraiment, comme l'expose Maeterlinck dans son livre *Sagesse et Destinée*, noble par les bonnes intentions, notre vouloir est pour une part dans ce qui nous arrive.

On a, en général, très exactement jaugé l'art de Rodenbach dans ses aspects externes. De la grâce émincée, de la mièvrerie élégante, de la mélodie voisinant avec la romance, beaucoup d'ingéniosité « distinguée », des rapprochements curieux, des images sentant la recherche mais neuves et intéressantes, un habile emploi de la sentimentalité et de la mélancolie, des relents de parfums à la mode, des draperies légères et déteintes, à la Liberty, une allure générale maladivement séduisante, — bref, tout ce qui pourrait venir à l'esprit d'idées flottantes et de comparaisons suggestives devant une mondaine blonde et flexible, « pâle des blancheurs de la pâle chlorose ». Les titres de ses livres marquent très nettement la vérité de ce silhouettage en lequel on peut résumer tout ce qui a été dit, écrit ou pensé, depuis cette mort très affligeante, par les uns sous forme de dithyrambe, par les autres sous forme de critique : *La Jeunesse blanche*, — *L'Hiver mondain*, — *La Mer élégante*, — *Le Voile*, — *Le Miroir du foyer patrial* (sic), — et autres murmures.

Rodenbach n'a guère apporté de nouveauté dans l'Art, ce qui fut si intensément le cas pour Stéphane Mallarmé ! Il n'a dérangé ni aucune habitude, ni (ce qui eût été beaucoup plus grave), aucune certitude.

Il a pris sa place dans le rang et y a, très galamment, très correctement, très aimablement accompli son service d'officier irréprochable. Ses jolis vers, ses romans doux, ses pièces théâtrales très distinguées, resteront des types de ce bon goût équilibré, caressant et musqué, qui concentre et résume les inclinations et les prédilections de la bourgeoisie soi-disant athénienne qui s'honore de Parisianisme. Les qualités mâles, farouches, rustiques, puissantes, d'un Lemonnier ou d'un Eekhoud lui étaient plutôt odieuses. Il aimait les horlogeries littéraires bien réglées, bien huilées, à timbre argentin et joli. Tout ce qui révélait une vraie « nature naturante », dans la simplicité et la virilité de l'Instinct, le choquait. Aussi lui a-t-on souvent imputé d'aimer l'artificiel, de manquer de sincérité dans ses œuvres, de s'amuser à les écrire mais de ne pas s'amuser à les croire.

Quoi d'étonnant, s'il en est ainsi, que cet esprit imprégné de rareté conventionnelle ait plu, et beaucoup plu, dans ce milieu boulevardier qui se délecte en d'inépuisables chimères niveleuses, et va, avec l'inévitable des lassitudes, à tout ce qui n'est point trop vibrant et trop tourneboulant ; qui aime le bien aligné, le correct, le décent (ce vocable pris dans le sens de « bonne tenue »), et qui confond souvent les règles de l'art littéraire avec celles de l'art du parfait tailleur et du couturier dernier cri. Il avait la vanité dédaigneuse qui y est de mise et qui y passe, en général, pour l'étiquette du talent. Il savait, avec un tact étonnant, ce qu'il y faut dire et ce qu'il y faut taire, qui il y faut fréquenter et les divers degrés de température des fréquentations. Il avait admirablement établi toutes ses directions et semblait avoir tous les atouts nécessaires à « une belle carrière », quand ce terrible farceur, ce redoutable mystificateur qui a nom Destin, a, d'un revers de sa lourde main brutale, tout jeté par terre, rendu inutiles tous les plans, tous les calculs, et écrabouillé toutes les espérances.

M. Larroumet, dans un article fort bienveillant (et copieux) du *Figaro*, a cité Rodenbach et... Francis de Croisset (on le connaît ici sous le nom de Wiener), comme les deux écrivains qui représentent le mieux la Belgique à Paris ! Et, dans une note non moins exaltante, le *Journal* a révélé que Rodenbach était destiné à l'Académie française ! On raconte, en effet, qu'il s'était fait naturaliser, ou qu'il allait se faire naturaliser (cette question était provisoirement restée dans le brouillard). Il est enterré au Père-Lachaise, et non dans Bruges-la-Morte, comme on l'avait annoncé d'abord, par une harmonisation un peu hâtive entre l'apparence des œuvres et la sépulture appropriée.

Tout cela dit (est-ce avec trop de sincérité ? mais quoi de plus normal et de plus intéressant qu'une vie en accord avec le caractère?), faut-il s'étonner que la presse de son pays, ou de son ex-pays, ait été plutôt boréale ? On trouvait assez contradictoire ici que cet amoureux rêveur de Bruges-la-Morte (fortement de fantaisie), qui s'en était fait un fief littéraire et la débitait sous des enveloppes variées, fût devenu à ce point un *extraneus*. Que diable ! quand on affectionne à ce point son sol natal on tâche d'en garder des parcelles à ses bottes, selon le procédé du divin Uilenspiegel ! La bonne âme flamande, si sincère et si peu bargouineuse, ne s'accommodait pas de ces lamentations « *super flumina Babylonis* », alors qu'en six heures le train peut ramener l'exilé « sous l'ombre des beffrois », « dans les solitudes estompées des béguinages », « parmi les monticules de rose et d'or des dunes de la mer du Nord ». Et elle se demandait, cette bonne âme flamande, si tout cela ne servait pas, un peu trop visiblement, la montée de l'élégant et mélancolique poète dans l'Olympe dont le journalisme qui ronfle autour de la tour Eiffel, garde les avenues et ouvre les portes ? On échangeait des réflexions flamandes là-dessus, à Gand, à Bruxelles, et dans la population très gaillarde de Bruges-la-Morte, qui est en train de se remuer avec énergie pour devenir Bruges-port-de-Mer, question à laquelle les Béguines elles-mêmes s'intéressent malgré leur Voile.

Cela n'empêchait qu'on lisait avec plaisir les vers et la prose de Georges Rodenbach. Si on était d'avis qu'il était, peut-être, excessif qu'il se manifestât à Paris comme « l'écrivain belge par excellence » (avec, en acolyte, selon l'évangile de Larroumet, Wiener susnommé, dit Francis de Croisset), alors que chez nous on est si ennemi du cherché et du convenu et que notre littérature ne vaut que lorsqu'elle a bien franchement le goût de terroir de notre

originalité, on lui savait gré, pourtant, de contribuer à notre renommée, — ce à quoi il réussissait admirablement en soignant la sienne.

Jusqu'où fût-il allé, si la Mort, cruelle et bousculante, ne l'avait tout à coup écarté ? Fût-il devenu, sans plus de cachoterie, Français, et plus tard académicien ? Je le crois. Il avait le talent qu'il faut pour cela, et la connaissance de toutes les rubriques. Sa vie eût été encore plus curieuse et renommée, non seulement par ses œuvres, mais aussi par la manière d'en tirer parti.

Y a-t-il lieu de l'imiter dans ce que nous en connaissons ? Ceci est une autre question. Pour ma part, je ne puis me figurer qu'un artiste gagne à quitter le milieu dans lequel il est né et a vécu sa jeunesse. Ces exils calculés font toujours des « Déracinés ». Si l'ingratitude des entourages nationaux souvent méchants, bêtes et cuistres, les légitiment parfois et les excusent, il est périlleux d'obéir à ces réactions de l'amour-propre froissé. On est artiste non pour son bien-être et pour la gloire glorioleuse, mais pour épancher son âme. Et une âme ne reste elle-même que dans le milieu qui, ancestralement, l'a fait surgir et l'a nourrie. Ailleurs elle se dénature et s'habitue vite au mensonge des œuvres artificielles et pelliculaires.